

La reconstruction du chœur oriental de la basilique d'Agaune au Xe siècle

LOUIS BLONDEL

En exécutant des travaux, au début de 1949, dans le clocher, pour installer un nouveau baptistère, on a mis à découvert des fondations importantes. Ces substructions nous ont permis de reconnaître que le chœur oriental carolingien, avant de disparaître, avait subi une complète transformation.

La base du clocher était occupée depuis le XVIIIe siècle par des caveaux funéraires. Après l'abandon de l'emplacement du Martolet et la construction d'une nouvelle église perpendiculaire au rocher, on avait disposé dans la base du clocher une entrée avec un escalier, permettant de se rendre directement dans la cour du Martolet. Cette porte, face à la ville, encadrée de deux fenêtres carrées et surmontée d'un fronton brisé, s'ouvrait sous l'arc du grand portail du XIe siècle. L'escalier avec un perron intermédiaire reposait sur des voûtes et des murs dessinant trois caveaux, où ont été enterrés des membres de la famille Quartéry¹.

Après l'enlèvement de ces constructions du XVIIIe siècle, on a mis au jour du côté du Martolet vers l'angle intérieur NO de la tour un massif de maçonnerie faisant saillie et construit avec de forts matériaux

¹ Jules Michel, *Le clocher de l'abbaye de St-Maurice d'Agaune*, 1900, p. 13.

(fig. 2). A l'angle opposé, on a dégagé une profonde niche surmontée d'une voûte appareillée en tufs, remplie aux trois quarts de sa hauteur par une maçonnerie débordant sur le caveau. L'ingénieur J. Michel avait vu cet arc et s'était demandé s'il surmontait une tombe². En abaissant le sol des caveaux sur 0 m. 80 de profondeur, on a dégagé un mur de clôture traversant en diagonale le clocher et aboutissant à son angle intérieur SO. Ce mur que nous avons déjà relevé à l'extérieur de la tour du côté du cimetière, de facture carolingienne, passait sous ses fondations et touchait l'angle du gros massif de maçonnerie nouvellement découvert. La base sud du clocher et une partie de sa face orientale reposent sur des murs plus anciens formant un soubassement en saillie (fig. 1 et coupe A, fig. 2). En entamant la maçonnerie du clocher pour établir un escalier reliant le baptistère à la chapelle St-Michel, située au niveau de l'ancien portail, on a constaté que la voûte de la niche ne recouvrait pas un tombeau, mais constituait un arc de décharge bien construit. Sa profondeur est de 2 m. 22, il traverse entièrement le mur du clocher jusqu'au mur de l'abside carolingienne. Nous avons déjà remarqué que cette abside était partiellement recouverte par la tour. Vers l'angle nord de son troisième pan en E (fig. 1), il y a une maçonnerie qui semblait faire l'office de contrefort mais dont nous n'avons pas retrouvé l'autre côté. A l'opposé, toute la surface comprise entre les bâtiments de l'abbaye, le clocher et l'abside est occupée par une maçonnerie pleine. Le clocher a été construit non seulement sur l'extrémité de l'abside mais sur deux massifs de maçonnerie plus anciens.

En reportant sur un plan toutes ces constatations, on voit que le massif septentrional se raccorde au contrefort supposé E (fig. 1), dessinant un rectangle de 4 m. 25 de côté au nord et à l'est. A l'opposé, le mur latéral sud de la niche voûtée forme la face d'un deuxième massif de maçonnerie de même dimension, aussi quadrangulaire. Il fait retour et repose sur le mur diagonal carolingien qui traverse tout le clocher. Bien qu'on ait abaissé ce dernier mur au moment de la construction de la tour, on voyait encore très nettement qu'il était lié à la paroi de la niche voûtée et qu'il mesurait encore dans son prolongement une surélévation de plus de 20 cm. de hauteur (fig. 2). Nous avons ainsi la preuve que la face extérieure de ce massif méridional suivait exactement le tracé du mur diagonal. On s'explique aussi pourquoi les constructeurs du XI^e siècle ont établi un arc de décharge, il fallait éviter des tassements entre ces anciennes maçonneries conservées et les nouvelles bases de la tour. De plus cet arc était placé exactement sous le piédroit du grand portail.

² *Ibid.* pp. 14-15.

Nous obtenons ainsi la délimitation de deux blocs de maçonnerie axés sur le centre de l'abside carolingienne. Nous avons encore remarqué à l'entrée du passage dit des « Catacombes » en C (fig. 1), une muraille assisée avec de gros matériaux, conservée sur près de 2

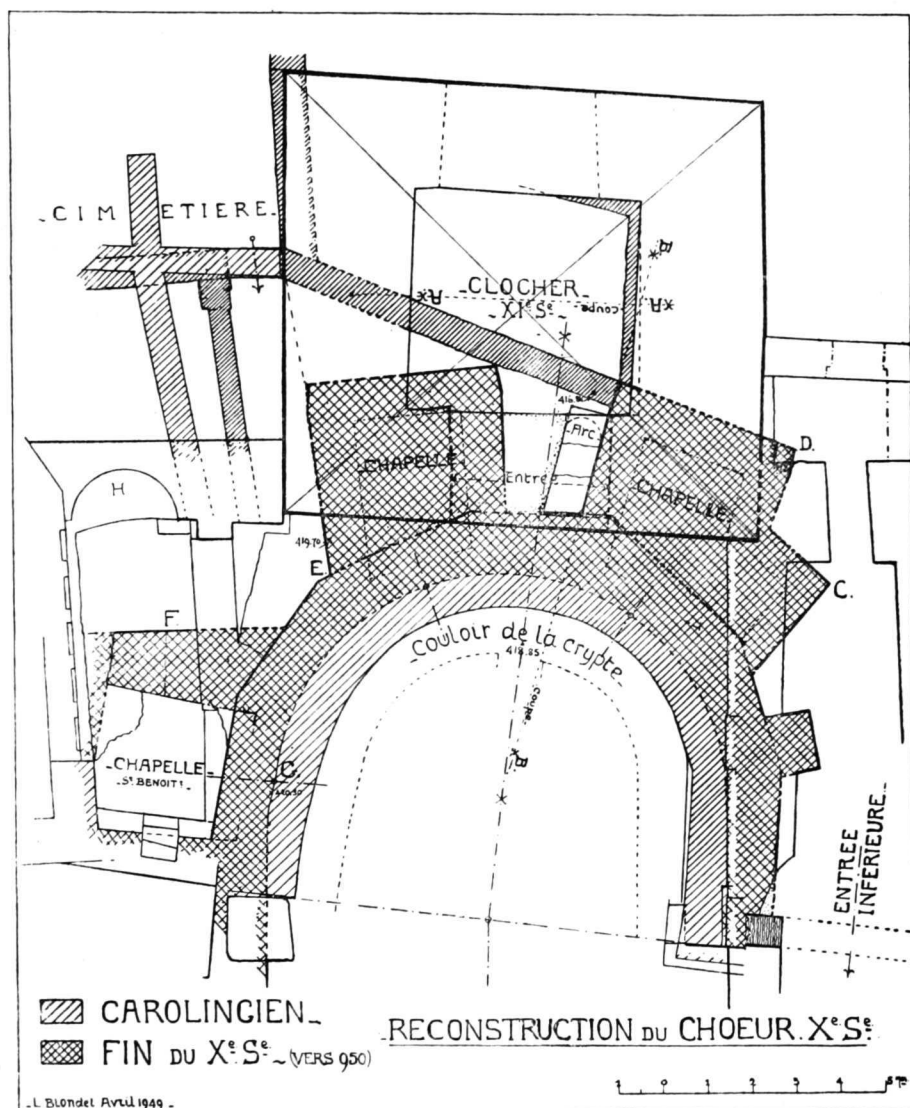


Fig. 1. — Plan du chœur oriental avec les reconstructions du Xe siècle.

mètres de hauteur avec une face en retour à angle droit en direction du nord. Nous ne pouvions nous expliquer son utilité avant ces dernières découvertes, mais il est certain qu'il fait partie du massif méridional qui s'étend jusqu'à l'arc de décharge, car sa construction est identique. On devrait retrouver en *D* (fig. 1), dans le couloir qui précède les catacombes l'angle saillant du même massif, mais il a été abattu pour établir le passage. Cependant à la base des parois des deux côtés de l'angle, on voit que les pierres sont disposées en diagonale, montrant qu'on a creusé ce vestibule dans une ancienne maçonnerie.

Enfin, notre attention s'est portée sur le gros mur en éperon au nord de l'abside carolingienne en *F* (fig. 1), sur l'emplacement présumé du premier baptistère, puis de la chapelle de St-Benoît. Ce mur est beaucoup trop important pour avoir servi de contrefort, il est constitué par plusieurs maçonneries différentes. Son axe par rapport au centre de l'abside carolingienne est le même que celui des deux massifs sous la tour. Il a été partiellement rompu pour permettre un passage dans une chapelle de construction plus récente, la chapelle *H*, (fig. 1) au nord du clocher. Nous devons reconnaître ici le côté d'une construction carrée établie sur des murs beaucoup plus anciens.

Ces différentes substructions sont certainement les bases de trois chapelles rayonnantes axées sur le chœur carolingien. Elles ont été élevées au même moment car la facture de leurs maçonneries présente des caractères identiques. Les angles sont appareillés avec des pierres de taille, par contre les assises des murs sont disposées assez irrégulièrement avec des joints de mortier épais. De nombreux blocs, aux dimensions très variables, proviennent d'un réemploi d'édifices antérieurs. Les maçonneries sont peu soignées avec un mortier beaucoup moins dur que celui de la tour, indiquant un travail hâtif. Le massif méridional est plus important que les autres, car il est pourvu d'une annexe, qui se prolonge jusqu'aux catacombes en *C* (fig. 1). Cette particularité peut facilement s'expliquer. Normalement, on devrait compter quatre chapelles rayonnantes symétriques. Mais l'emplacement de cette chapelle méridionale devrait être devant l'entrée principale de la basilique, en l'établissant on aurait obstrué cette entrée. On aura remédié à cette difficulté en construisant une chapelle plus grande, plus à l'est, pouvant contenir deux autels. Cette annexe aurait aussi pu être établie pour contenir un escalier, mais on n'en trouve aucune trace ; il est donc plus logique de conclure que nous avons bien ici une double chapelle. Un simple contrefort, encore visible, venait appuyer un des angles de l'abside, sur l'emplacement normal de la chapelle du sud.

La découverte de chapelles rayonnantes construites après coup autour du chœur carolingien, mais à une époque précédant celle du clocher, pose deux problèmes : 1^o la relation de ces chapelles avec le couloir de la crypte ; 2^o l'existence d'un déambulatoire.

En ce qui concerne le premier point nous pouvons répondre avec certitude : il n'a pas été retrouvé de passage dans le couloir de la crypte pouvant donner accès à ces chapelles. La paroi extérieure du corridor de la crypte était encore conservée sur plus de 0 m. 50 de hauteur sans aucune entrée latérale. Il n'y avait donc aucune relation entre la crypte et ces chapelles, comme on le voit généralement dans de nombreux édifices semblables³.

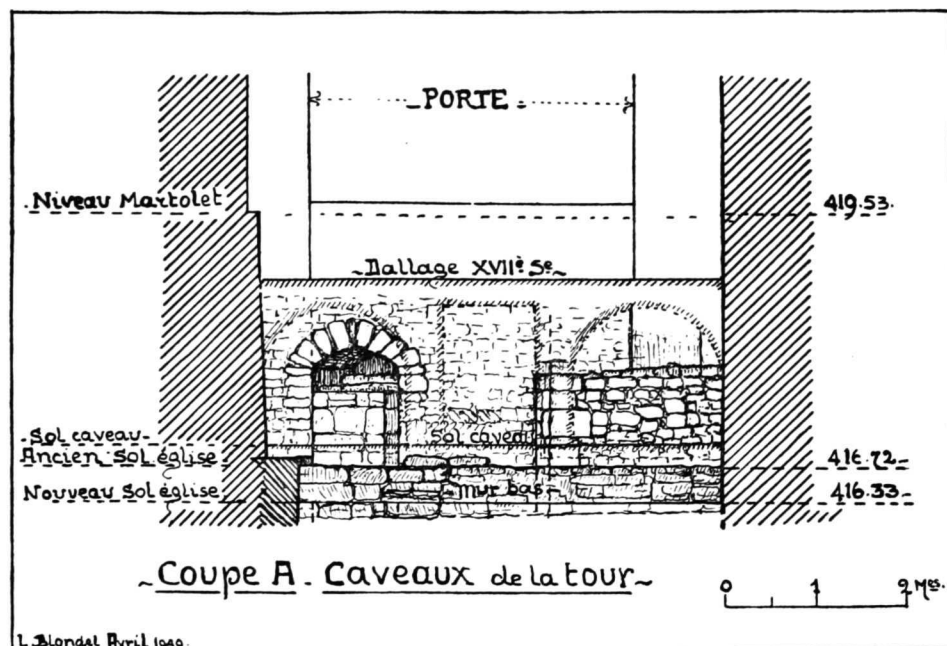


Fig. 2. — Coupe transversale A de la tour, face au Martolet.

Le second problème est plus difficile à résoudre, car à première vue la largeur du chœur carolingien semble insuffisante pour qu'on ait pu construire une galerie circulaire, donnant accès aux chapelles.

Le plan de chapelles sans déambulatoire est moins rare que celui d'un déambulatoire sans chapelles rayonnantes. On le rencontre en Auvergne jusqu'à la Gascogne et à la Saintonge, mais principalement

³ Cf. le plan fig. 6, dans L. Blondel, *Les anciennes basiliques d'Agaune*, dans *Vallesia* T. III, 1948, p. 31. — Pour les modifications du XI^e s., *ibid.*, fig. 8.

dans les églises à coupoles. Plus à l'Est nous n'en connaissons pas d'exemple. Nous n'avions pas pu nous expliquer un relèvement du mur et des maçonneries du côté de la chapelle St-Benoît en G (fig. 1) indiquant une reprise des fondations, parallèles, mais en retrait du couloir de la crypte. Dans cette partie, les murs se sont conservés plus haut que vers le clocher. Ce ressaut de plus de 25 cm. de hauteur, dessine une courbe à 1 mètre de distance du couloir de la crypte, il indique une reconstruction complète de l'abside à partir de ce niveau (niveau A-A, coupe B-B, fig. 3). Le nouveau mur extérieur de l'abside a été élevé avec une épaisseur beaucoup moins forte qu'à l'époque carolingienne (en moyenne 1 m. 15 au lieu de 2 m. 15), permettant d'agrandir l'espace disponible pour le chœur. Ce retrait des parois extérieures prouve la création d'un déambulatoire.

Bien que le mur intérieur du couloir de la crypte ait été profondément modifié au moment de l'abaissement du sol du chœur au XI^e siècle, pour pouvoir établir le mur du narthex et la base de l'escalier donnant accès à l'église, on retrouve partout les points d'appui nécessaires pour supporter les arcs d'un déambulatoire. La muraille circulaire continue est même renforcée à sa jonction au sud avec les substructions de l'abside mérovingienne. Du côté nord, à l'extrémité du couloir, nous n'avons, il est vrai, retrouvé que de mauvaises maçonneries modifiées par des tombeaux établis postérieurement. Cependant

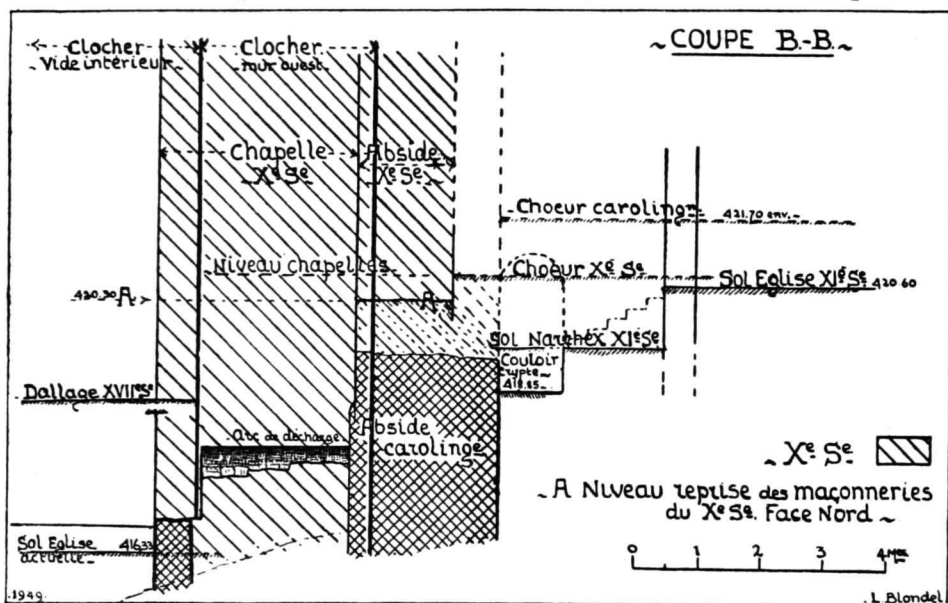


Fig. 3. — Coupe longitudinale B-B sur le chœur du Xe Siècle.

les plans de Bourban, malgré leur peu de précision, indiquent les bases du mur circulaire, et surtout un plan manuscrit de l'ingénieur Michel, relevé au moment des premières fouilles de 1896. Les photographies de cette époque ne laissent aucun doute sur le tracé du couloir avec sa paroi interne et son retour à angle droit du côté du rocher. Malheureusement on a restauré les maçonneries des tombeaux en laissant disparaître les murs voisins.

Nous pouvons affirmer qu'il a existé un chœur pourvu d'une galerie, soit d'un déambulatoire, mais que la crypte n'était pas en relation avec les chapelles, car elle a été détruite à ce moment-là, le sol du chœur ayant été fortement abaissé.

La largeur de la galerie du déambulatoire mesurait en moyenne 2 mètres, son tracé n'étant pas absolument concentrique avec celui du couloir de la crypte. La distance entre les piliers à l'entrée du chœur était au minimum de 5 m. 60, dimension presque identique à celle de Tournus (entre 5.50 et 6 mètres), exemple le mieux conservé de cette époque⁴.

A une date que nous discuterons plus loin, on a donc complètement remanié l'abside carolingienne. Le couloir de la crypte et la crypte, sauf peut-être une confession réduite sous l'autel, furent supprimés. Le dallage du chœur a été abaissé d'environ 0 m. 80, n'étant surélevé que de deux ou trois marches au-dessus de celui de la nef qui ne sera guère modifié au XI^e siècle (fig. 3, coupe B-B). La suppression de la crypte orientale pouvait être envisagée, car on conservait celle de l'abside occidentale. On a renoncé à ouvrir des passages dans les soubassements très épais du chevet carolingien pour se rendre à ces nouvelles chapelles, on ne pouvait y accéder qu'à la hauteur du sol du chœur et de son déambulatoire. Ces chapelles reposant sur des massifs pleins, l'entrée par les galeries inférieures de la crypte devenait inutile. La disposition de chapelles rayonnantes n'était que l'adaptation d'un plan nouveau à un édifice plus ancien, qu'on n'a pas voulu modifier entièrement. Plusieurs facteurs ont dû être pris en considération, la question concernant les dépenses et aussi des raisons constructives. Bien qu'on ait abaissé l'ensemble de l'abside carolingienne, édifiée dans une pente, par le fait qu'on diminuait l'épaisseur des murs pour construire un déambulatoire, il devenait nécessaire de l'appuyer soit par des contreforts, soit par des massifs pleins jouant le même rôle. Nous verrons qu'il y a aussi des raisons historiques qui ont influencé ces transformations.

⁴ Plan de Tournus dans R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 2^e édit., 1929, fig. 449 ; *Bulletin Monumental*, 1921, pp. 74-75 ; Charles Oursel, *L'art roman de Bourgogne*, 1928, pp. 32 et suiv.

Nous ne pouvons faire que des suppositions sur l'aspect de ce nouveau chœur avec chapelles. Cependant, grâce aux axes bien déterminés, aux dimensions données, on peut reconstituer son plan et son élévation dans ses grandes lignes (fig. 4). Il faut se représenter que la clôture du déambulatoire dans sa partie circulaire était percée de très petits arcs avec colonnes reposant sur un mur continu formant soubassement. Nous rencontrons ce type à Tournus qui date du début du XI^e siècle, mais dont les bases, offrant le même plan, sont plus anciennes⁵. Ce système ne nécessitait pas des fondations importantes pour la clôture du déambulatoire. Les arcs, probablement au nombre de neuf, donnés par les chapelles, devaient s'appuyer sur quatre piles carrées dans la partie rectiligne du chœur et sur de petites colonnes, comme nous l'avons vu, pour la partie orientale de l'abside. Le déambulatoire était sans doute voûté, le chœur aussi en forme de cul de four, reposant sur un arc doubleau qui délimitait l'abside proprement dite.

La nouvelle construction du chœur qui ne fut pas suivie de celle de la nef, devait présenter, vu de la nef, un aspect assez particulier (fig. 4). En effet, dans presque toutes les églises, les piliers de la nef font face aux piliers du déambulatoire. A St-Maurice, on conserva le plan ancien avec un vaisseau central plus large pourvu de bas-côtés, laissant visibles directement de la nef l'arc triomphal du chœur et les deux arcs latéraux ouvrant sur les galeries du déambulatoire. Il est probable qu'on avait eu l'intention de modifier aussi la nef pour la mettre en accord avec le chœur, mais ce projet ne fut pas exécuté et au début du XI^e siècle, suivant une nouvelle conception, on renversa tout ce chœur pour établir l'entrée principale avec un narthex.

Si nous examinons les substructions de la première chapelle rayonnante au nord, nous constatons qu'elle a subi dans la suite de grandes modifications. On a abattu une partie de sa face est pour permettre le passage vers une nouvelle chapelle à abside circulaire logée dans le mur de clôture aboutissant au clocher (H, fig. 1). Ce mur présente trois tranches de maçonnerie distinctes. La première touche le clocher et recouvre une ancienne porte menant au cimetière. Des murailles carolingiennes dessinent un couloir presque parallèle au clocher. La seconde tranche comprend l'abside H, enfin la troisième est celle de l'église primitive avec abside à cinq pans contre le rocher, fortement remaniée aux XIV^e et XV^e siècles dans ses parties supérieures. La porte conduisant au cimetière a été supprimée au cours de la construction du narthex⁶. Quant à la chapelle H, elle est un peu plus tardive, mais

⁵ *Bulletin des Monuments historiques*, T. 80, 1921, p. 31 ; T. 81, p. 440 ; Jean Martin, *Académie de Mâcon*, 1911, p. 248.

⁶ On voit ces couloirs d'accès au cimetière sur fig. 10, dans *Vallesia*, T. III, p. 43.

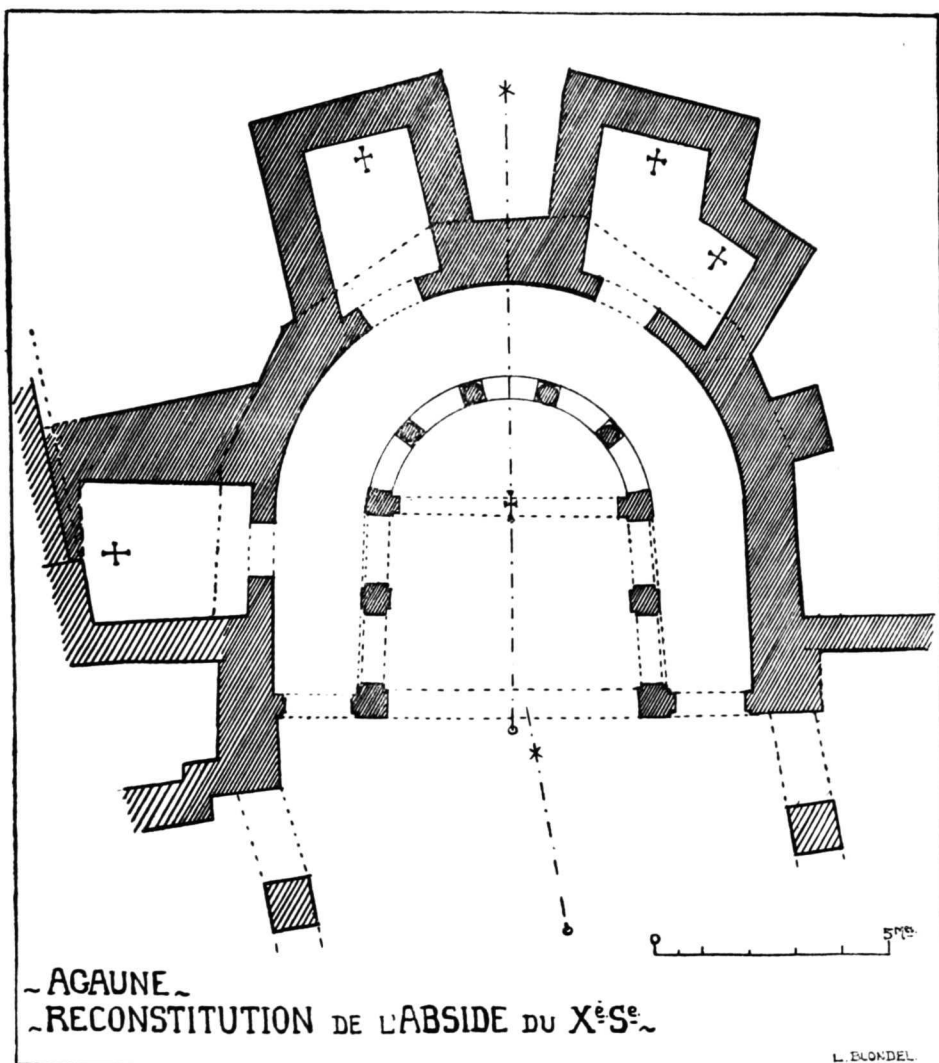


Fig. 4. — Reconstitution de l'abside du Xe siècle avec ses chapelles rayonnantes.

elle a dû être élevée peu après le narthex pour remplacer les chapelles rayonnantes supprimées et compléter l'ordonnance entre le narthex et la chapelle du rocher. Il se pourrait que ce fût la chapelle de Marie-Madeleine démolie en septembre 1624, mais nous n'avons aucune

certitude sur cette attribution⁷. L'épaisseur du mur de clôture semble indiquer qu'avec le clocher on avait voulu fortifier ce côté de l'abbaye pour la mettre à l'abri des coups de main.

Ces dernières fouilles ont confirmé que le clocher est bien postérieur à l'abside carolingienne et aux adjonctions apportées à cette abside. Il a été construit au début du XI^e siècle sous l'abbatiat de Burchard I^{er}, en corrélation avec un remaniement complet de la basilique. L'histoire de l'abbaye nous est mal connue pour la période du Xe siècle, elle est marquée par des invasions et des troubles politiques. Les chroniques offrent des renseignements peu sûrs et souvent contradictoires. Cependant on peut obtenir quelques précisions.

Nous savons qu'en 937 le roi de Bourgogne, Rodolphe II, envoie les reliques de S. Innocent destinées à l'abbaye de St-Maurice à Magdebourg ; il meurt la même année à Agaune (le 12 ou 13 juillet) où il est enseveli. Il ne semble pas qu'à ce moment il se soit passé rien d'anormal dans la vie de l'abbaye. Mais peu avant 940, Flodoard mentionne que les Sarrasins ont occupé et dévasté le bourg du monastère⁸. On a pu se demander si c'était le bourg (*vicus*) sans l'abbaye qui avait subi ce désastre. Poupardin est dans le doute, mais la *Gallia Christiana* admet l'incendie de l'abbaye même. Il nous semble difficile d'admettre qu'on ait brûlé l'un sans l'autre, mais le chroniqueur aura voulu indiquer que toute l'agglomération avait été atteinte. Il est du reste certain que les Sarrasins, dont le centre des opérations se trouvait au Grand St-Bernard, déjà vers 920, avaient auparavant atteint Agaune dans une de leurs nombreuses incursions, car la distance n'est pas bien grande entre ces deux points.

Vers 940 les Sarrasins avaient étendu leurs ravages jusque dans l'évêché de Coire et leurs incursions continuèrent dans toute la région des Alpes. Quand, en 952, Otton I^{er} passait le Mont-Joux, il est fait allusion à leurs récentes déprédations. Il semble bien que la destruction de 940 soit la plus importante. C'est à ce moment qu'il faut placer le récit de S. Uldaric qui trouve l'abbaye désertée à la suite du passage des Sarrasins, gardée par un seul habitant, les religieux s'étant enfuis dans les environs, mais revenant peu après pour faire voir les reliques des saints, cachées dans une grotte creusée dans le rocher. Des actes sont passés à l'abbaye en 941 et 942, Meynerius étant prévôt ; la vie avait donc repris au milieu des ruines⁹.

⁷ Découverte du 26 septembre 1624, Gaspard Berod, *Chronique*, publ. par P. Bourban, Fribourg, 1894.

⁸ René Poupardin, *Le royaume de Bourgogne*, Paris, 1907, pp. 64-65, 91-92 ; *Gallia christiana novissima*, T. XII, coll. 792, LXI.

⁹ R. Poupardin, *op. cit.*, pp. 92-93 ; Idem, *Le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, 1901, p. 267.

On a aussi mentionné que les Hongrois avaient ravagé l'abbaye. On sait seulement qu'ils ont traversé quatre fois les Alpes en 924, 935, 951 et 954. Mais la majorité de ces passages se sont effectués par la Bourgogne, le Lyonnais, la Viennoise et les Alpes françaises. La seule date possible serait celle de 924 où les Hongrois établis en Lombardie venaient de Pavie, encore que leurs bandes se répandent après avoir été battues et acculées dans un contrefort de la chaîne des Alpes (*Collium Alpinorum*), dans le royaume de Louis l'Aveugle, donc bien à l'ouest de notre pays. Poupardin, qui n'avait tout d'abord pas admis le passage du St-Bernard, le considère ensuite comme probable¹⁰. Les Hongrois faisaient des incursions rapides et ne se sont jamais établis à demeure comme les Maures ou Sarrasins.

Enfin il y a un troisième texte non daté, mais authentique, la lettre de l'abbé d'Agaune, Rodolphe, envoyée au roi des Francs, Louis, lui demandant des secours pour relever l'église, tombeau des saints martyrs, qui a été réduite en cendres par les barbares avec toutes ses dépendances, une grande partie des murs ayant été détruits¹¹. Ce terme de barbares dans tous les textes contemporains désigne les Sarrasins, alors que les Hongrois sont bien qualifiés de *Hungarii*. Le chanoine Bourban avait cru pouvoir rapporter cette lettre au roi Rodolphe Ier et à Louis III, roi des Francs (entre 879 et 882), à cause du Rodolphe abbé qui fait la demande¹². Mais cette date ne peut être retenue, car les Sarrasins ne se sont pas établis dans nos Alpes avant 920. D'autre part la forme de supplique n'est pas celle qu'aurait employée un roi, abbé laïque commendataire, à un autre souverain, elle aurait été rédigée tout autrement. Ce Rodolphe devait être le véritable abbé ecclésiastique, aussi la *Gallia christiana*, de même que les historiens modernes, admettent-ils qu'il y a eu un abbé de ce nom vers 940. Avec raison, on a remplacé cette lettre au règne de Louis IV d'Outremer, dont le règne se place entre 936 et 954. D'autres circonstances nous permettent de préciser la date de cette lettre.

Après la mort de Rodolphe II en 937, son fils Conrad, le futur Conrad le Pacifique, encore mineur, ne régnera pas immédiatement, ayant été séquestré par Otton Ier qui le détenait à sa cour. Il ne rentrera en possession de ses états qu'à la fin de 942 ou au début de 943. Pendant cette période comprise entre 937 et 943, plusieurs territoires de la Bourgogne, en tous cas le Lyonnais et le Viennois, peut-être une

¹⁰ Poupardin, *Royaume de Provence*, pp. 215, 370 et suiv. ; *Royaume de Bourgogne*, pp. 50 et suiv.

¹¹ *Gallia christiana nov.*, T. XII, coll. 793, XLIII ; *Historiae francorum scriptores*, 1641, T. IV, p. 741.

¹² P. Bourban, *La tour de l'abbaye de St-Maurice en Suisse*, dans *Nuovo bolletino di Archeologia christiana*, T. XXII, 1916, pp. 149 et suiv.

partie de la Transjurane, reconnurent temporairement le roi de France comme souverain. Mais à la suite de l'alliance et d'un compromis entre Otton et Louis d'Outremer, Conrad fut rétabli dans ses droits à la couronne de Bourgogne sous la surveillance d'Otton¹³. C'est donc pendant cette période d'interrègne que tout naturellement l'abbé de St-Maurice, se souvenant des libéralités accordées autrefois à l'abbaye par les rois francs qu'il énumère, s'adresse à Louis d'Outremer. Ce serait donc entre les destructions de 940 et 943 que devrait se placer la lettre de l'abbé Rodolphe et non plus tard, bien que Conrad ait, entre 963 et 966, épousé en secondes noces Mathilde, fille du même roi Louis, ce dernier étant déjà décédé.

Il est improbable qu'après l'incendie due aux Sarrasins on ait attendu le début du XI^e siècle, au temps de l'abbé Burcard, pour relever l'église de ses ruines. Ce Burcard, archevêque de Lyon, fils du roi Conrad, était prévôt vers 980, abbé dès 1001 ; son abbatiat a duré jusqu'à sa mort vers 1030 ou 1031. On sait que l'église a été complètement rénovée à ce moment, mais les chroniqueurs ne sont pas d'accord, les uns plaçant cette rénovation à la fin du Xe siècle, d'autres au siècle suivant.

En réalité ce désaccord provient du fait qu'il y a eu deux restaurations successives : un premier travail assez hâtif, qui a eu pour objet la reconstruction du chœur oriental probablement le plus atteint par l'incendie, et cinquante à soixante ans plus tard la réfection complète de toute l'église, sous l'abbatiat de Burcard. Le nouveau chœur avec chapelles rayonnantes a été réalisé peu après 940, probablement entre 943 et 950. Dans le premier quart du siècle suivant, il sera complètement rasé et remplacé par un narthex, précédé d'une tour formant porche. A ce moment-là tous les édifices précédents furent, du côté du levant, abaissés de plus d'un mètre et raccordés à l'ancien niveau de la nef qui ne sera guère modifié.

Quelles sont les raisons qui ont conduit à supprimer une crypte avec confession renfermant un tombeau dont nous avons retrouvé l'emplacement ? On ne pouvait se résoudre à une solution semblable heurtant la piété des fidèles que poussé par une nécessité impérieuse, d'autant plus qu'on aurait pu conserver cette crypte tout en établissant les nouvelles chapelles. C'était un premier pas conduisant à faire disparaître le chœur oriental, le plus important suivant l'usage. Par contre, rien n'a été changé pour le chevet occidental qui, certainement à cette époque, et bien antérieurement, contenait la crypte et la tombe de S. Maurice. Nous ignorons à qui était dédié l'autel oriental et le nom

¹³ Sur cette question : Poupardin, *Royaume de Bourgogne*, pp. 72 et suiv. ; Flodoard, *Annales*, (éd. 1906), A. 940, p. 78.

du saint reposant dans cette confession. Ne faut-il pas chercher les causes de ces modifications importantes dans les événements historiques de cette époque ? Des reliques des saints thébéens ont en effet à ce moment là quitté pour toujours les tombeaux de la basilique, principalement celles de S. Innocent. Bien que l'autel ait pu être consacré au St-Sauveur, à Notre-Dame ou à un des apôtres, le tombeau dans la crypte devait vraisemblablement être celui d'un des chefs thébéens, peut-être celui de S. Innocent.

Le culte de S. Innocent, dont le corps avait été retrouvé intact après une inondation du Rhône, solennellement déposé dans la basilique vers 471 en présence des évêques de Sion, de Genève et d'Aoste, avait pris une place importante à côté des chefs de la légion, Maurice, Exupère, Candide, auxquels on avait adjoint plus tard Victor et Ursus¹⁴. A l'époque carolingienne son culte s'était répandu principalement dans le diocèse de Genève, entre autres au prieuré de St-Innocent avec une église de ce nom près du lac du Bourget, dont l'autel sera plus tard dédié à S. Maurice ; près de Thonon où son église a disparu ou changé de titulaire ; dans la vallée de l'Arve à St-Maurice sous Cornillon, auparavant St-Innocent de Cornillon¹⁵. Presque partout S. Maurice remplaça S. Innocent, ce qui indique un déclin de sa popularité auprès des fidèles déjà au début du moyen âge. Il ne semble pas avoir été aussi connu dans le diocèse de Lausanne qui, fait intéressant, adopte rarement les saints révéérés dans le diocèse de Genève¹⁶. Dans celui de Sion, on ne retrouve pas S. Innocent, mais il semble qu'à part deux ou trois centres comme Sion, St-Maurice, Martigny, la plupart des paroisses n'ont été fondées qu'au Xe siècle et même plus tard.

En 862, des moines de St-Germain d'Auxerre revenant de Rome où ils avaient obtenu des reliques de saint Urbain et de Tiburce emportèrent, malgré la résistance des religieux d'Agaune, mais avec l'autorisation du duc abbé Hubert, beau-frère de Lothaire II, tristement célèbre pour ses nombreux crimes, la tête de S. Innocent (*capite Sti. Innocentii*)¹⁷. Cette précieuse relique est déposée dans la crypte de St-Germain d'Auxerre avec les ossements de S. Urbain dans un *loculo* à la droite, soit au sud du tombeau de S. Germain. Nous avons vu qu'en

¹⁴ M. Besson, *Monasterium Acaunense*, 1913, pp. 55-57, 80 ; Idem, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, 1906, pp. 37-41.

¹⁵ Eglise St-Innocent près de Thonon (*Donona*) en 929, *Historiae Patriae Monumenta*, T. II, XXVI ; Ch. Morel, dans *Anzeiger f. Schweiz. Geschichte*, T. 8, 1901, p. 416 ; *Regeste Genevois*, No 124. — St-Innocent, ensuite St-Maurice sous Cornillon, cf. *Mém. Soc. Hist. Genève*, T. IX, p. 231 ; *Revue Salésienne*, T. XI, p. 305. — Prieuré de St-Innocent sur le lac du Bourget, *Regeste Genevois*, No 216.

¹⁶ M. Benzerath, *Die Kirchenpatrone der alten Dioceze Lausanne*, 1914.

¹⁷ *Acta Sanctorum*, 1er Juillet, T. VII, 278. Cf. aussi E. A. Stückelberg, *Die Schweizer Heiligen des Mittelalters*, 1903.

937, le 21 septembre, eut lieu à Magdebourg la fondation du couvent bénédictin de St-Pierre et St-Maurice par Otton Ier et la reine avec grande solennité. Otton avait obtenu, peu avant sa mort, du roi Rodolphe II, abbé titulaire de St-Maurice, le corps de S. Innocent (*cujus corpus Rex Burgundionum ei ac regine transmissum regium, immo divinum munus donavit*)¹⁸. La nouvelle abbaye de Magdebourg ne possédait pas encore de reliques des Thébéens, son nom lui venait certainement du couvent dédié à S. Maurice, de St-Maximin près de Trèves, qui lui avait donné son premier abbé et ses frères. Otton considérait saint Maurice comme son saint protecteur et développa beaucoup son culte dans ses Etats. Enfin quelques années plus tard, le jour de Noël 960, à l'occasion d'une diète des grands dignitaires du royaume tenue à Ratisbonne, on présenta à l'assemblée de nouvelles reliques de S. Maurice et de ses compagnons envoyées directement de St-Maurice, portées ensuite à Magdebourg. Bien qu'on parle du «corps de S. Maurice», mais aussi de portions d'autres saints, *cum aliis sanctorum portionibus*, il s'agit dans ce cas non pas du corps entier du chef thébéen, mais de quelques reliques¹⁹. Plus tard, en 999, on verra, sans doute en souvenir de ces événements, l'impératrice Adélaïde faire un pèlerinage à Agaune aux tombeaux des martyrs²⁰.

Ces cessions successives de reliques appauvrirent l'abbaye, et elles eurent certainement pour conséquence une diminution des pèlerinages si fréquentés jusqu'à cette époque. Ce sont des raisons plus politiques que religieuses qui obligèrent le roi Rodolphe et son successeur à céder aux instances d'Otton. On retrouvera une circonstance semblable bien des siècles plus tard, en 1590, où malgré la vive résistance des chanoines et de la population, sur l'ordre de la diète et les injonctions du duc Charles-Emmanuel de Savoie, on dut céder la moitié des reliques de saint Maurice et de ses compagnons avec son épée. L'évêque d'Aoste fut chargé de faire cette translation à Turin. Charles-Emmanuel avait réclamé la totalité de ces reliques²¹.

Il est en tous cas certain qu'après le Xe siècle, on ne trouve plus ni chapelle, ni service spécial concernant S. Innocent, ses reliques ne sont plus mentionnées sauf pour quelques débris mélangés à ceux de S. Candide dans la visite du trésor en 1659. Il n'est donc pas improbable que le transfert de la tête, puis du corps de S. Innocent,

¹⁸ Köpke u. Dümmler, *Kaiser Otto der Grosse*, dans *Jahrbücher d. Deutschen Gesch.*, 1876, pp. 64 et suiv. Poupardin, *Royaume de Bourgogne*, pp. 64-65.

¹⁹ Poupardin, *Royaume de Bourgogne*, pp. 319, 499 ; J. Braun, *Tracht u. Attribute d. Heiligen in der deutschen Kunst*, 1943, p. 361, la statue de saint Maurice de Magdebourg datant de 1230.

²⁰ J. Bentzinger, *Das Leben der Kaiserin Adelheid*, 1883, p. 15.

²¹ E. Aubert, *Le trésor de St-Maurice d'Agaune*, 1872, pp. 86-87.

aient rendu son tombeau sans objet pour la vénération des fidèles déjà peu d'années avant la destruction de 940. Il y aurait ainsi de fortes présomptions que son tombeau reposait dans la crypte orientale, dès lors délaissée, et qui fut peu après supprimée, ayant perdu sa raison d'être.

Par contre la crypte occidentale qui contenait le tombeau de saint Maurice fut respectée. Le prieur Bourban a reproduit un parchemin du XI^e siècle énumérant les bienfaiteurs en faveur des cierges qui brûlaient sur l'autel de ce tombeau (*sepulcrum*). Une charte plus ancienne qu'il faut dater du 5 avril 929, à propos d'une concession en précaire au comte Turembert et à sa famille, concerne une rente pour le luminaire du même tombeau, *ad sepulcrum Sti. Maurici ad luminarium agendam*²². Ce terme de sépulcre se rencontre déjà sous la dénomination de *urna Sti Maurici* (*urna* = *tumulus*) dans la «Vie des pères du Jura», entre 515 et 525²³. Mais à cette date on ne sait où il était situé. A son tour cette crypte sera murée lorsque les reliques de saint Maurice seront retirées du tombeau et déposées en 1225 dans une châsse placée sur le maître-autel et que Thomas de Savoie accorda une rente pour le luminaire en 1227 à condition que les reliques du saint ne soient plus transportées à leur emplacement primitif²⁴. C'est l'époque où renonçant complètement aux cryptes souterraines, on recueillait les reliques dans des châsses disposées sur les autels.

L'introduction de déambulatoires ouvrant sur des chapelles rayonnantes répondait aux nouvelles nécessités liturgiques apparues dans le courant du Xe siècle. On avait reconnu l'inconvénient des autels encombrant les nefs et les chœurs, difficiles d'accès les jours d'affluence. D'autre part, les chapelles permettaient d'augmenter le nombre des autels contenant des reliques saintes. Le principe des déambulatoires est très ancien ; on le reconnaît déjà en Orient. A Jérusalem, au Saint-Sépulcre, on avait introduit des corridors facilitant les circulations. En Occident, ils ont dû être pratiqués peu après, mais la plupart ont disparu sans laisser de traces. Nous avons vu qu'à Agaune, avant l'établissement des cryptes carolingiennes avec couloirs annulaires, on avait construit des passages à l'extérieur des absides, comme on en retrouve entre autres à Siaggu en Tunisie, à Salone, et à Genève dans la cathédrale de St-Sigismond. Il est évident que la cause de cette évolution est due à l'affluence des fidèles, soit dans les cathédrales comme Clermont, Orléans, Chartres, où on vénérât le tombeau d'un saint, soit

²² P. Bourban, dans *Indic. Ant. Suisses*, T. 18, 1916, p. 283. Cf. notre note 15 et *Historiae Patriae Monumenta*, T. II, XXVI.

²³ M. Besson, *Monasterium Acaunense*, p. 200.

²⁴ P. Bourban, dans *Indic. Ant. Suisses*, T. 18, 1916, p. 284.

dans les grandes abbayes avec pèlerinages comme St-Martin de Tours, St-Germain d'Auxerre, Flavigny, La Couture-au-Mans, Tournus, enfin Agaune²⁵. On peut prouver que les couloirs ou déambulatoires ont précédé le plan avec chapelles rayonnantes qui apparaît principalement en France au cours du Xe siècle. Les exemples sont ceux de St-Martin de Tours, dont on a beaucoup discuté la date, mais qui semble bien avoir eu un déambulatoire dès l'époque carolingienne et cinq chapelles rayonnantes circulaires autour du chœur à partir de 997 ; St-Philibert de Tournus vers 970, mais avec des bases carolingiennes de plan identique retrouvées en 1910 ; La Couture-au-Mans entre 992 et 997, édifiée par l'abbé Gauzbert, qui avait fait reconstruire des églises aux environs de Tours. Notons encore la cathédrale de Clermont avec sa crypte et ses quatre chapelles carrées datant de l'évêque Etienne II en 946. On peut aussi citer St-Pierre-le-Vif à Sens avec déambulatoire et chapelles (entre 920 et 940), St-Pierre de Flavigny avec sa crypte carolingienne consacrée en 878, pourvue de couloirs inférieurs et supérieurs d'un autre type conduisant, comme St-Germain d'Auxerre et Genève, à une rotonde ou chapelle hors œuvre, enfin la cathédrale de Chartres tout d'abord avec crypte et simple déambulatoire après 858, puis avec des chapelles vers 1024²⁶.

A partir du XIe siècle ce plan devient d'un usage fréquent. Les chapelles sont en général circulaires et plus rarement carrées. Mais les deux exemples les plus anciennement datés à ce jour, Clermont et Tournus, présentent des chapelles quadrangulaires que nous retrouvons à Agaune. Des édifices beaucoup plus anciens, comme la rotonde de St-Georges à Salonique et aussi le St-Sépulcre de Jérusalem, montrent ce prototype de chapelles à plan carré. Au lieu des cinq chapelles de Tournus, nous avons à Agaune le même dispositif auvergnat avec quatre chapelles, la quatrième au sud ayant été remplacée par une chapelle double pour les raisons que nous avons données plus haut.

Clermont de 946 est donc l'édifice le plus semblable à celui d'Agaune, son exact contemporain²⁷. Ce chiffre de quatre autels est peut-être en rapport avec la valeur symbolique des nombres qui eut une grande importance au Xe siècle, comme le fait remarquer Bréhier. C'est le nombre de l'Incarnation dont Marie a été l'instrument, soit un

²⁵ L. Bréhier, *L'origine des chevets à chapelles rayonnantes et la liturgie*, dans *La vie et les arts liturgiques*, 7e année, 1920-1921, Fribourg, pp. 400-416, 449-457.

²⁶ Cf. entre autres de Lasteyrie, *op. cit.*, pp. 185-189, 765 ; P. de Truchis, *L'architecture de la Bourgogne française sous Robert le Pieux (988-1031)*, dans *Bulletin Monumental*, T. LXXX, 1921, pp. 13 et suiv., qui résume la question ; J. Hubert, *L'art pré-roman*, 1938, pp. 59, 63 et suiv., etc.

²⁷ H. du Ranquet, *La cathédrale de Clermont-Ferrand*, pp. 33-40 (*Petites Monographies des grands édifices de la France*) ; L. Bréhier, *L'art en France des barbares à l'époque romane*, 1930, pp. 140-144, et l'article cité note 25.

autel majeur et quatre autels. Nous ne savons pas à qui était consacré le maître-autel oriental, certainement pas au même titulaire que le saint révérend dans la crypte, mais très anciennement le culte de Notre-Dame, auquel était réservé la chapelle la plus importante de la basilique, était en honneur à l'abbaye.

Clermont avait des relations anciennes avec l'abbaye de St-Maurice, puisque déjà en 702 l'ancien évêque de Clermont, S. Bonet, allant à Rome, l'avait largement gratifiée d'aumônes à son passage. Tout d'abord enterré à Lyon vers 709, son corps sera transféré à l'église de St-Maurice à Clermont sous l'autel de ce saint. Cette église prendra plus tard le nom de saint Ferreol²⁸. Tournus, si semblable sur certains points à Agaune, avait aussi d'étroites relations avec le centre des martyrs thébéens, car nous savons que vers 875 on y conservait des reliques du corps de S. Candide, sénateur, certainement le martyr de la légion thébéenne²⁹. Ce plan des chapelles rayonnantes ouvrant sur un déambulatoire entourant le chœur nous vient de la France, plus particulièrement de l'Auvergne, puis ensuite de la Bourgogne. Les déambulatoires se rencontrent exceptionnellement ailleurs, entre autres à Ivree (973-1005) et à Vérone dans l'église de St-Etienne, mais sans chapelles corales. A partir du XIe siècle, Cluny sera le grand propagateur de ce nouveau plan avec chapelles. Agaune, dans notre pays, est le premier et le seul qui l'ait adopté. Il ne fit pas école dans la Bourgogne transjurane, ni plus à l'Est en Suisse. Du reste son initiative n'eût pas d'influence, car déjà au début du XIe siècle tout le chœur fut démoli.

Bien que la seconde cathédrale de Lausanne (avant 1019) ait introduit un déambulatoire, celui-ci était dépourvu de chapelles rayonnantes ; celle du XIIe siècle conservera ce plan mais avec une seule chapelle absidale. Romainmôtier, sur bien des points semblable à Tournus, n'a pas reproduit ce type de construction, ni l'abbatiale de Payerne qui, comme édifice clunisien, aurait pu en faire usage. Il est vrai que Payerne a suivi pour le chœur le plan de Cluny II du XIe siècle et non de Cluny III, avec des chapelles décroissantes autour du chœur. La cathédrale de Bâle du XIIe siècle a un déambulatoire, sans chapelles saillantes à l'extérieur ; nous ignorons comment se présentait la cathédrale précédente³⁰.

²⁸ *Acta Sanctorum*, 1er Janvier, T. I, 1073 ; *Gallia christiana*, T. II, pp. 248-250.

²⁹ Pour Tournus, cf. P. de Truchis, *op. cit.*, p. 31, abbé Chaume, *Les origines du duché de Bourgogne* dans *Mém. Acad. Sciences et Belles Lettres de Dijon*, 1925, p. 339 ; Poupardin, *Monuments de l'histoire des abbayes de St-Philibert*, p. 87 (*corpus Sti. Candidi senatoris*).

³⁰ Pour Lausanne : *Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, T. XVI, 1944, *La cathédrale de Lausanne*, pp. 43 et suiv. ; pour les autres édifices : J. Gantner, *Kunst-*

L'essai tenté à Agaune ne fut donc pas suivi dans notre pays qui, très conservateur, a préféré, soit à Romainmôtier, soit plus tard à la cathédrale de Genève, maintenir encore au XII^e siècle les éléments très anciens de la croix latine, éléments influencés par l'école cistercienne. Le chœur de Genève avec une travée droite encadré de chapelles se retrouve en Bourgogne et dans la Haute-Italie, il n'est autre que l'amplification de l'ancienne basilique latine reprise par les clunisiens³¹. Il est possible aussi qu'indépendamment de son esprit très conservateur, notre région n'ait pas eu des ressources suffisantes lui permettant d'introduire un développement architectural aussi important.

L'abbaye d'Agaune a été en constante relation pendant l'époque carolingienne et le Xe siècle avec les grands centres religieux de France dont elle suivait les influences. Ceci ne saurait nous étonner, puisqu'au point de vue politique, les rois de Bourgogne qui en avaient fait leur résidence préférée, étaient à partir de Rodolphe II non seulement princes de la Transjurane, mais de la Bourgogne française au-delà du Jura avec les régions de Besançon, du Lyonnais, du Viennois, ayant encore recueilli la succession de l'ancien royaume de Provence d'une manière plus théorique qu'effective. La période très courte pendant laquelle Rodolphe fut roi d'Italie ne peut avoir exercé une influence durable. Dès le IX^e siècle, les membres de la famille des Welfs, soit des Rodolphiens, ont constamment occupé des charges ou des bénéfices ecclésiastiques aussi bien dans la Bourgogne française que dans la Transjurane, établissant ainsi des liens étroits entre toutes ces régions. Rappelons aussi que le célèbre abbé Hubert, beau-frère de Lothaire, a rempli la charge d'abbé de Tours³².

Les relations et les échanges entre abbayes étaient alors fréquents, on ne saurait s'étonner que les nouveaux plans de construction introduits dans les centres religieux les plus connus se soient propagés rapidement partout. Un grand lieu de pèlerinage comme Agaune, sur l'une des principales artères entre le nord et le sud des Alpes, qui fut même sous Charles le Chauve le point de départ des expéditions en Italie, devait rapidement suivre les influences et les innovations dans l'art de construire.

geschichte d. Schweiz, 1936, T. I, pp. 158-201 ; Hans Reinhardt, *Die Kirchliche Baukunst in d. Schweiz*, 1947, pp. 45, 57, 66, etc.

³¹ P. de Truchis, *op. cit.*, pp. 34 et suiv.

³² Poupardin, *Royaume de Provence*, p. 52.